HAL
open science

Pour une anthropologie du vêtement

Yves Delaporte

To cite this version:

Yves Delaporte. Pour une anthropologie du vêtement. Vêtement et sociétés /1, Actes des Journées de rencontre des 2 et 3 mars 1979 éditées par Monique de Fontanès et Yves Delaporte, Muséum national d'histoire naturelle, pp.3-13, 1981. halshs-00004566

HAL Id: halshs-00004566

https://shs.hal.science/halshs-00004566

Submitted on 7 Sep 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR UNE ANTHROPOLOGIE DU VETEMENT

Yves DELAPORTE (CNRS, Musée de l'Homme)

Référence de publication
Yves Delaporte, « Pour une anthropologie du vêtement », Vêtement et sociétés /1, Actes des Journées de rencontre des 2 et 3 mars 1979 éditées par Monique de Fontanès et Yves Delaporte, Paris, Laboratoire d'ethnologie du Museum national d'histoire naturelle, Société des amis du Musée de l'homme, 1981, pp. 3-13.

« Le vêtement est l'instrument de la dignité de l'homme et le symbole de sa fonction humaine »
André LEROI-GOURHAN

Comme le langage, le vêtement fascine à la fois par son universalité et par l'extrême diversité des formes qu'il peut prendre d'une société à l'autre ; plus que le langage peut-être, il apparaît lié à l'espèce humaine. Son importance est consacrée par l'intérêt qu'historiens, folkloristes, ethnologues, sociologues, technologues, lui portent depuis longtemps, ainsi que par l'une des bibliographies les plus vastes qui soient.

Cependant, force est de reconnaître que, en dépit de cet intérêt sans cesse renouvelé, la science du costume reste à l'état d'ébauche. Il y a sans doute à cela plusieurs causes, mais la principale semble être cette fragmentation même entre différentes disciplines, jalouses chacune de leurs méthodes et de leurs traditions, et trop souvent fermées à d'autres points de vue. Les sociologues qui ont disserté sur la mode semblent souvent ignorer les matériaux que les ethnologues ont collectés dans des sociétés traditionnelles ; ces mêmes ethnologues ne devraient pas tenir pour négligeable l'apport d'un surgeon prometteur de la linguistique, la sémiologie ; les historiens gagneraient à écouter l'enseignement de la technologie, évitant ainsi de raisonner sur des formes conçues parfois trop abstraitement. La place fait ici défaut pour tenter un recensement de ce qu'il resterait à faire dans chacun de ces domaines ; on se contentera donc d'une remarque générale — en histoire comme en ethnologie, la prise de conscience semble insuffisante de ce que peut être un système vestimentaire : agencement des pièces, avec le jeu des pièces internes et externes ; relation d'exclusion, de concomitance, de tolérance entre les différentes pièces ; vie de chaque pièce s'accompagnant de changements de fonction, provisoires ou définitifs ; dynamique du vêtement porté. En un mot : il manque des travaux nous montrant ce que, en un lieu et à une époque

déterminés, a vraiment été le vêtement, c'est-à-dire la manière de se vêtir propre à un groupe humain.

Le fait vestimentaire est un, même si les hasards du découpage plus ou moins arbitraire des spécialisations scientifiques, des traditions universitaires, tendent à en faire éclater l'étude : l'urgence se fait donc sentir d'une vision véritablement anthropologique du vêtement. Eviter le double écueil d'une philosophie du costume portée à disserter davantage sur des concepts que sur des faits, et d'une histoire du costume qui prétendrait à occuper à elle seule un espace d'où seraient exclues la presque totalité des sociétés humaines ; reconnaître l'arbitraire de la division entre études « technologiques » et études « sociologiques » ; admettre enfin la nécessité d'un outillage conceptuel qui a longtemps fait défaut : voilà quelques-unes des bases sur lesquelles pourrait se constituer une anthropologie du vêtement. De même que la linguistique peut étudier, au-delà de l'infinie diversité des langues, les lois du langage humain, cette anthropologie du vêtement aura à constituer la théorie du fait vestimentaire.

C'est à faire un premier pas, nécessairement modeste, dans cette direction, que visaient les Journées de rencontre organisées à l'initiative de Monique de Fontanès par le Laboratoire d'Ethnologie du Muséum National d'Histoire Naturelle, sur le thème « Vêtement et sociétés »[1] : le singulier et le pluriel marquant respectivement cette unité du fait vestimentaire à travers la diversité des groupes humains - et donc la croyance en la possibilité de fonder une méthodologie commune.

Premier des quatre thèmes abordés lors de ces Journées, la mode fascine depuis longtemps les chercheurs en sciences sociales : c'est qu'elle révèle à l'observateur le moins prévenu « qu'il y a du social dans nos comportements » (Stoetzel) ; mieux que tout autre phénomène, elle permet de mettre en évidence la dialectique entre société et individu. Les sociologues ont cherché à construire des modèles de son fonctionnement : le plus fameux est celui de Spencer qui y voit une fuite en avant des classes dirigeantes, celles-ci devant, pour se distinguer des classes inférieures, changer leur norme vestimentaire dès qu'elle s'est répandue dans l'ensemble de la population. Le plus souvent, on semble cependant s'être davantage attaché au « pourquoi » qu'au « comment ». On a longtemps disputé des ressorts psychologiques de la mode : on y a vu « l'aventure sans risques », une manière de se distinguer tout en se conformant au modèle social, on y a discerné également un désir d'imitation. Sans nier l'intérêt de ce type d'interrogations, on suggérera qu'il y a peut-être là un danger d'aboutir à des explications psychologisantes, voir psychanalysantes, qui pourraient risquer de paralyser la recherche, comme celle-ci le fut en linguistique tant que le problème de l'analyse du langage se réduisait à celui des rapports entre langage et pensée. L'étude la plus fine est dans doute encore aujourd'hui celle de Richardson et Kroeber (1940). Ces

---

[1] Ces Journées de rencontre succédèrent à l'exposition « Splendeur des costumes du monde » (Musée de l'Homme, juin 1978 - février 1979). L'ensemble des éléments constituant cette exposition (vitrines, panneaux, textes explicatifs) a été public en micro-édition par l'Institut d'Ethnologie (microfiches E 78 809 243).

deux auteurs, ayant opéré des mensurations sur des gravures de mode représentant les robes de soirée portées de 1787 à 1936, montrèrent que l'apparente inconstance de la mode est en réalité faite de mouvements oscillants, de périodicité régulière, autour d'un modèle fondamental.

Il est probable que, contrairement à une idée répandue, aucun peuple n'ait ignoré la mode : « Exactement comme chez nous, le pagne monte ou descend des chevilles au genou, le rouge est en vogue pour un temps, les ceintures se portent plus larges ou plus étroites et les baguettes qu'on se passe au travers des narines sont tantôt plus seyantes en os qu'en bois poli, tantôt plus classiques ou excentriques si elles sont courtes ou longues » (A. Leroi-Gourhan). Mais il est sûr que l'amplitude de ce phénomène a varié selon les peuples et les époques : de toutes les sociétés traditionnelles, c'est la société rurale européenne qui, ayant pu disposer des matériaux indispensables dès qu'elle eut acquis une relative aisance, a connu les phénomènes de mode les plus saisissants. Ces costumes, que l'on ne connaît plus aujourd'hui, à quelques notables exceptions près, que sous leur forme dégradée de costumes folkloriques, ont parfois montré une magnificence, et ont représenté une importance telle pour les sociétés où ils sont apparus, qu'ils mériteraient que davantage de travaux leur soient consacrés.

Cela suppose aussi que l'on soit armé d'un outillage conceptuel. On citera pêle-mêle : la vitesse de diffusion d'une mode, le mécanisme de cette diffusion (quels relais ?), le processus de création : la mode est-elle collective, est-elle soumise à des leaders de mode, ceux-ci sont-ils des professionnels ou non ? Lorsque des artisans spécialisés sont présents, ont-ils une influence conservatrice ou au contraire dynamique sur l'évolution de la mode ? Y a-t-il une périodicité des modes ? L'évolution se fait-elle par changement plus ou moins brutal, ou par évolution progressive, ce changement est-il quantitatif (phénomènes de réduction ou d'augmentation de la hauteur des coiffes) ou bien qualitatif ?

L'intérêt de ces questions, et de bien d'autres du même genre, est qu'elles se révèleraient probablement pertinentes aussi bien pour l'étude du costume d'une société primitive que pour celle de la mode dans le costume « historique » et moderne.

Les renseignements permettant d'y répondre, s'ils sont encore rares dans les travaux ethnologiques, sont beaucoup plus abondants dans le domaine historique, et ceci pour une raison bien simple : c'est que les leaders de la mode se recrutaient à la Cour, dans l'entourage royal, dans cette micro-société qui a été l'objet de tant d'attention de la part de l'historiographie traditionnelle – le roi lui-même étant le juge suprême en matière de mode. Nombre d'anecdotes nous sont parvenues, qui montrent le processus d'apparition et de diffusion de telle ou telle mode : coiffure à la Fontange, mode des paniers, etc.

C'est à deux sociétés traditionnelles, empruntant au monde européen certains de leurs éléments vestimentaires, qu'ont été les communications de Michèle Roué et Hélène Balfet. Dans chaque cas, le mécanisme de l'emprunt fut discuté, ainsi que son degré d'intégration dans le groupe concerné.

Deux autres communications, dues à Julien Pitt-Rivers et Bruno du Roselle, s'interrogèrent sur le phénomène de dissolution de la mode dans nos sociétés urbanisées : ce que l'on a appelé l'anti-mode, et que le journal « Elle » résumait en une formule imagée : « être à la mode, c'est démodé ».

Dans une communication formant charnière entre le monde de la tradition et celui du modernisme, Yvonne Deslandres montra enfin, à rebours d'un phénomène bien connu - le cheminement de la mode des classes aisées jusqu'aux costumes populaires - l'influence des costumes traditionnels sur des créations de Haute Couture.

La seconde séance a été réservée à ce qui, dans le vêtement, est le moins socialisé : d'une part la fonction de protection, examinée par Dominique Champault dans le cas de pièces de peaux portées au sein d'un milieu végétal fait d'épineux ou de chardons, et par Eliane Gherardi-Dorst dans une réflexion générale sur le cas des peuples peu vêtus ; d'autre part le vêtement envisagé comme objet.

La classification technologique du vêtement à l'échelle mondiale pose de difficiles problèmes. Si celle qui a été proposée dès 1945 par A. Leroi-Gourhan peut aujourd'hui encore être considérée comme tout à fait pertinente, un effort considérable reste à faire pour l'affiner. Les communications d'Hélène Balfet, Françoise Cousin et Monique de Fontanès présentent une grande cohérence dans cette direction. La première montra comment la classification entre vêtements droits et coupés peut être éclairée par la prise en considération de la largeur du tissu, la seconde introduisit une nouvelle catégorie, celle des vêtements construits par fabrication du matériau ; la troisième enfin montra que la coupe des chemises se ramène en Europe à deux grands types, et nota l'influence des contraintes techniques sur le patron. Ces communications qui envisagèrent, sous des angles variés, la relation entre matériau et construction du vêtement, sont basées sur des relevés de patrons, seule manière d'accéder à la structure des pièces. Il y a là un thème de réflexion tout à fait neuf, très prometteur, et qui devra être poursuivi.

Des quatre thèmes abordés lors de ces Journées, celui consacré aux travaux historiques est certainement le plus classique, celui qui jouit de la tradition la plus solide - comme l'attesta la tenue, en 1952 à Venise, d'un Congrès international. Depuis Enlart jusqu'à François Boucher, les travaux sont abondants et inspirent un légitime respect. Est-à-dire que la connaissance soit plus achevée ici qu'ailleurs ? Il ne semble pas : bien au contraire, la discussion fera apparaître que les historiens eux-mêmes estiment que tout reste à faire dans leur domaine.

On rappellera que l'étude du costume historique se heurte à une difficulté, l'absence de pièces conservées antérieurement au XVIIIe siècle. De tous les objets fabriqués par l'homme, le vêtement est l'un de ceux qui disparaissent le plus rapidement après usage. Soit qu'on le détruise volontairement, soit que la fragilité du matériau empêche une longue conservation lorsqu'il est laissé à l'abandon. De rares pièces anciennes ne nous sont parvenues que par suite de hasards favorables (ainsi, les vêtements de l'âge du bronze conservés dans les tourbières du

Danemark) ou lorsque, très exceptionnellement, il y eut volonté de préserver certains costumes : ainsi le Cabinet royal des Armes de Stockholm conserve-t-il tous les costumes des rois de Suède, depuis Gustav-Adolf II ; il va de soi qu'un tel souci de préservation ne concerne jamais les costumes populaires, dont on ne connaît que de rares échantillons antérieurs au XIXe siècle.

Force est donc pour l'historien de se replier sur l'étude comparée des textes et de l'iconographie - objet de la communication de Madeleine Jarry. Etude dont on entrevoit la redoutable complexité quand on sait que le vocabulaire est fluctuant (selon l'époque et le lieu, des pièces identiques peuvent recevoir des appellations différentes, ou au contraire des pièces distinctes être nommées pareillement), et les représentations souvent assujetties à des conventions, collectives ou propres à telle ou telle œuvre. Il y faut donc une grande rigueur d'analyse, ce qui n'a pas toujours été le cas : on lira avec profit, à ce sujet, les remarques critiques de François Boucher, en introduction à son « Histoire du costume en Occident ».

Avec les historiens de ce que l'on a appelé la « nouvelle histoire » apparaît un changement de perspective : le vêtement n'est plus considéré seulement comme une forme dont il s'agit de retracer l'évolution d'une époque à l'autre, il est envisagé comme un fait ayant une dimension sociale et économique. Le modèle du genre semble être pour l'instant l'ouvrage de Françoise Piponnier, « Le costume à la cour d'Anjou », où, au travers des codes vestimentaires, des conventions sociales, des registres de dépenses, est redonnée au vêtement la place qu'il eut alors : l'une des premières. On n'aura garde enfin d'oublier de citer ici l'article programmatique de Roland Barthes, paru en 1957 dans les Annales, « Histoire et sociologie du vêtement, quelques remarques méthodologiques » dont on souhaiterait qu'il inspire de futurs travaux.

C'est aux possibilités offertes par l'étude des inventaires mobiliers d'accéder enfin à l'étude du vêtement des classes populaires qu'est consacrée la communication de Françoise Piponnier. Hélène Desmet et Bernard Dupaigne, eux, envisagèrent la perception, aux siècles passés, d'un vêtement étranger : description de costumes turcs par des voyageurs occidentaux du XVIIIe, représentation de costumes français dans des estampes japonaises du XIXe. Jeanne Jouin retraça l'origine, l'évolution et la diffusion d'une forme particulièrement attachante, le costume mi-parti qui divise en deux la silhouette selon un axe vertical.

Si le thème de la mode induit à mettre en évidence la place importante que joue le vêtement dans la société, celui du vêtement signe social, dernier thème abordé lors de ces Journées, montre comment la société se reflète dans le vêtement. Vêtement et société : le vêtement dans la société, mais aussi la société dans le vêtement.

Dans toutes les sociétés, les hommes ont, à des degrés divers, fait usage du costume comme moyen de communication. Les signes qui ont ainsi été élaborés

sont innombrables ; de cette abondance, il semble toutefois possible de dégager plusieurs niveaux de signification.

Dans de nombreuses sociétés traditionnelles, et particulièrement en Europe rurale depuis le XVIIIe siècle, une stricte codification du signe vestimentaire renseigne immédiatement sur le sexe, l'âge, les statuts sociaux de celui qui porte tel ou tel costume ; en outre, certains costumes ont une signification collective, tels ceux portés les jours de fête. Le support du signe est souvent la coiffe, particulièrement la coiffe féminine : Yvonne Broutin le montra bien dans le cas des coiffes françaises, et Bernard Dupaigne dans celui des coiffes de femmes d'Asie centrale.

Toujours dans les sociétés traditionnelles, le costume peut également servir de support à des significations d'ordre religieux ou mythique (comme dans cette tribu berbère du Maroc qui commémore l'assassinat, par trois coups de couteau, de l'ancêtre mythique, au moyen de trois fils rouges dans le burnous des hommes, et de rayures de trois couleurs dans la robe des femmes), à des visions du monde plus ou moins complexes : Teresa Battesti en donna un exemple particulièrement élaboré avec le costume zoroastrien, et Cella Neamtsu avec la coiffe rituelle de la femme roumaine du siècle dernier : le costume, le plus souvent « image de l'homme » (Yvonne Deslandres) et de sa place dans la société, devient ici reflet d'une cosmogonie. De même, Lucienne Saada montra toute l'importance symbolique d'une pièce située à un endroit stratégique du corps humain, la ceinture.

Cette fonction traditionnelle de signe remplie par le costume survit aujourd'hui dans les sociétés industrielles : vêtement de certains mouvements de jeunesse, maillots et médailles des sportifs, décorations, uniformes de l'armée, de la police, de certaines professions. Lors de sa réception à l'Académie française, Claude Lévi-Strauss souligna avec humour l'analogie entre son costume chamarré d'académicien et les parures des Indiens d'Amérique. Mais ces faits sont, somme toute, assez marginaux, et beaucoup peuvent être considérés comme des archaïsmes. C'est largement en dehors d'eux que se fait maintenant l'emploi du vêtement comme système indicateur.
Avec la multiplicité et la fluidité des rôles et statuts sociaux accompagnant l'apparition des sociétés industrielles et le phénomène d'urbanisation, on voit en effet la codification rigoureuse du signe vestimentaire se dissoudre en un grand nombre de codes, qui ne sont d'ailleurs parfois que des variétés d'un même code. D'une certaine manière, la disparition de codes stricts et uniques a enrichi la signification au moins autant qu'elle ne l'a appauvrie. La liberté d'utiliser le code à sa guise pour choisir le message que l'on désire transmettre, la possibilité même de créer de nouvelles variétés d'un code donné, ont entraîné un foisonnement de la signification.

En particulier, les signifiés ont maintenant un contenu qui n'est plus que partiellement social : le trait nouveau est l'apparition de signifiés de nature psychologique. Il suffit de voir quel usage la littérature (la grande, celle de Balzac - que l'on se remémore les premières pages du « Cousin Pons » - mais aussi toute

la littérature dite populaire) et les arts du spectacle, théâtre et cinéma, font de cette propriété du vêtement de pouvoir renseigner sur l'être intime de son porteur. Julian Pitt-Rivers en avait donné quelques exemples frappants dans sa communication consacrée au « désordre vestimentaire », et intégrée au thème de la mode. Entre le proverbe suédois « Comme on est habillé, on est jugé », et notre « L'habit ne fait pas le moine », tout se passe comme si c'était le premier la règle, le second l'exception.

Peut-on enfin s'interroger sur la signification à accorder à l'usage plus ou moins abondant qui est fait, selon les sociétés, du vêtement comme porteur de signes ? C'est cette métasignification que nous avons tenté de discerner, à partir de l'exemple du costume lapon.

Mais il s'en faut de beaucoup que la fonction symbolique du costume puisse être réduite à cette seule accumulation de signes, révélateurs de la psychologie de l'individu ou de sa place dans la société. Les députés du Tiers Etat s'insurgeant contre la décision de Louis XVI d'assigner à chaque ordre un costume particulier, les députés québécois endossant l'habit paysan pour siéger au Parlement, André Marty affichant à la Chambre des députés un débraillé prolétarien, Ataturk menaçant de mort les porteurs de turbans, tous ceux-là et bien d'autres expriment, plus ou moins consciemment, la conviction que la manière de s'habiller est indissolublement liée à un type de société. Ce n'est certes pas par hasard que les grands réformateurs, les périodes de lyrisme révolutionnaire, ont accordé au vêtement une place centrale dans leurs préoccupations : que l'on songe à l'Assemblée Constituante demandant à David la création d'un costume républicain ; ou bien à ce qui, dans l'Iran de 1979, s'est joué autour du port du cador ; partout, la résurgence des nationalismes s'accompagne d'un intérêt renouvelé pour les costumes traditionnels. Dans ces quelques exemples, ainsi que dans tous ceux que chacun pourra évoquer d'abondance, le costume apparaît comme le symbole d'un monde à détruire, ou celui d'un monde à construire.

Si l'importance de la fonction de signe du costume ne semble guère pouvoir être surestimée, celle-ci n'apparaît cependant que comme une fonction parmi d'autres. On sait même, depuis Bogatyrev, que ces diverses fonctions sont en étroite dépendance, et que la modification de l'une d'elles influe sur les autres. Cela apparut dans la communication de Denise Pop sur les fonctions du costume roumain, comme dans celle de Jeanine Fribourg sur les différents usages de la cape en Espagne.

On se saurait conclure cette brève présentation sans mentionner le flou terminologique qui règne dans les études consacrées au costume, et qui est peut-être une des causes des difficultés de communication entre chercheurs : flou dans les descriptions des pièces, avec abus de termes passe-partout comme poncho ou sari[2], mais également imprécision en ce qui concerne les termes les plus

---

[2] Une réflexion collective sur ce thème a été entreprise par plusieurs participants à ces Journées de rencontre, dans le cadre du Séminaire du Département de Technologie Comparée du Musée de l'Homme, et à l'initiative d'Hélène Balfet.

généraux : costume, vêtement, habillement, que chaque auteur connote différemment. Il y a le langage usuel, qui fait parler de vêtement de travail et de costume du dimanche (le terme d'habit, ici neutre, pouvant permuter avec les deux autres) ; la terminologie professionnelle qui distingue entre métiers de l'habillement (le « sur-mesure ») et métiers du vêtement (le « prêt-à-porter ») ; la terminologie utilisée par François Boucher, pour qui le terme d'habillement renvoie à l'aspect protection, celui de costume à l'aspect culturel ; celle employée par André Leroi-Gourhan : « on entend par costume les pièces de vêtement qui constituent par leur groupement fixe, la manière normale de se couvrir d'un groupe humain » ; celle, enfin, proposée par Roland Barthes, qui demande que l'on voie dans le, couple costume / habillement une opposition équivalente à celle que Saussure établissait entre langue et parole : le premier terme correspondant à ce qui est socialisé, le second à ce qui est individuel ; le terme de vêtement, comme le langage saussurien, regroupant ces deux aspects.

Si aucune de ces terminologies ne parvient a s'imposer, et notamment la dernière, qui est la seule à découler d'une réflexion théorique, c'est sans doute que le domaine du costume est trop riche, trop complexe, et, encore une fois, concerne des disciplines trop variées, pour pouvoir se plier aisément à un cadre terminologique trop strict. Un consensus semble pourtant se dégager pour conférer au terme de vêtement, qui a été choisi pour figurer dans le titre de ces Journées de rencontre, la connotation la plus large.